Revue Française de Civilisation Britannique

French Journal of British Studies

XV-4 | 2010

Présentations, re-présentations, représentations

Avant-propos

Foreword

Antoine Capet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rfcb/6107>

ISSN : 2429-4373

Éditeur

CRECIB - Centre de recherche et d'études en civilisation britannique

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2010

ISSN : 0248-9015

Référence électronique

Antoine Capet, « Avant-propos », *Revue Française de Civilisation Britannique* [En ligne], XV-4 | 2010, mis en ligne le 01 juin 2010, consulté le 07 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rfcb/6107>

Ce document a été généré automatiquement le 7 janvier 2021.

Revue française de civilisation britannique est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Avant-propos

Foreword

Antoine Capet

- 1 La problématique du présent numéro, consacré à « Présentations – Re-Présentations – Représentations », s’articule au premier chef autour de la (fausse ?) distinction introduite par Thomas De Quincey en août 1848 dans la *North British Review* entre ce qu’il appelait ‘*the literature of knowledge*’ (‘*the function of the first is-to teach*’, écrivait-il) et ‘*the literature of power*’ (‘*the function of the second is-to move*’). Il est clair que toute présentation, re-présentation ou représentation de la société britannique – quelle que soit par ailleurs la volonté didactique de son auteur – contient une dimension de médiation qui relève des deux à la fois. Même l’économie (‘*the dismal science*’, Carlyle : *Occasional Discourse on the Negro Question*, 1849), même les statistiques (‘*lies, damned lies, and statistics*’ – formule dont le père n’est pas identifié avec certitude) ne sont pas au-dessus de tout soupçon, sinon de manipulation délibérément malhonnête, du moins d’inscription dans des cadres conceptuels plus que subjectifs.
- 2 Le « civilisationniste » porte un regard nécessairement personnel sur des sources qui lui proposent des « présentations – re-présentations – représentations » qui elles aussi sont issues de l’inévitable subjectivité humaine. En s’appuyant sur des exemples concrets, tirés des siècles précédents comme de l’actualité récente, notre numéro s’interroge donc sur la pertinence, la fiabilité et la validité de ce matériau primaire en se demandant dans quelle mesure il fonde (oriente ? manipule ?) la perception de la Grande-Bretagne que peut avoir le chercheur.

*

- 3 En citant l’une des définitions que donne le *Shorter Oxford Dictionary* du verbe ‘*to represent*’ (‘*The action of presenting to the mind or imagination*’), Michael Parsons nous emmène directement dans le vif du sujet, dans la droite ligne de la distinction faite plus haut entre ‘*literature of knowledge*’ et ‘*literature of power*’ – et les exemples qu’il donne de la difficulté de « représenter » la guerre des Malouines de 1982 montrent bien que l’imagination, aidée par la mémoire, est souvent appelée à jouer le premier rôle en

l'absence de faits avérés qui frappent directement l'esprit. De surcroît, il faut que la « re-présentation » des événements dont l'artiste dépêché sur place avec les troupes a été le témoin (faute de pouvoir en donner une « présentation » en direct) corresponde à ce qu'attend le public, attente façonnée par des schémas de pensée pré-existants – sinon il juge la « représentation » non conforme. Non qu'il soit capable de la juger conforme ou non à une réalité qu'il n'a pas pu constater *de visu* – mais tout simplement parce qu'il exige qu'elle soit conforme à ses présupposés, hérités de sa culture et de son éducation.

- 4 Si cela reste vrai dans la Grande-Bretagne à la vie publique « ultra-médiatisée » que nous connaissons aujourd'hui, que dire des difficultés que pouvaient rencontrer des auteurs comme Mary Astell (1666-1731) et Mary Wollstonecraft (1759-1797) qui allaient totalement à contre-courant des idées reçues de leur époque ? Comment « présenter » leur combat dans leurs écrits – comment « représenter » ce que l'on appellera plus tard la condition féminine sous un jour qui n'attire pas que le sarcasme si on plaide en même temps pour qu'on la perçoive sous un jour nouveau ? Guyonne Leduc s'attache à montrer que le point primordial choisi pour leur lutte consiste à « (re)présenter » les femmes comme des créatures elles aussi douées de raison – si elles emportent la conviction sur ce point, comment faire alors pour ne pas céder sur les autres en ce siècle (peut-être hâtivement) qualifié de celui des Lumières ?

- 5 Franchissant les décennies, l'article de Nathalie Saudo-Welby nous emmène à la fin du XIX^e siècle et nous amène à conclure que si l'on n'en est plus alors à se battre pour faire admettre que les femmes sont douées de raison au même titre que les hommes, le combat s'est déplacé vers la lutte pour « l'indépendance ». C'est ce qui ressort de « l'observation participante » qui a permis à Elizabeth L. Banks d'écrire sa série d'articles parue en 1894 sous le titre *Campaigns of Curiosity: Journalistic Adventures of an American Girl in Victorian England*. C'est là une « présentation » fort complexe de la situation des Anglaises qu'elle a côtoyées, car s'y mêle une volonté « d'auto-représentation » qu'elle avoue en filigrane dans son autobiographie publiée seulement quelques années plus tard, en 1902. La « représentation » proposée par ces « aventures journalistiques d'une jeune Américaine » pose naturellement, nous dit l'article, la question de la '*misrepresentation*', elle-même d'une redoutable complexité, car « *selon la façon dont on choisit d'aborder ses textes, leur subjectivité peut faire figure d'un obstacle à la connaissance ou d'une médiation salutaire* ».

- 6 La création de la *London School of Economics and Political Science* – pour lui donner son nom complet – par Sidney Webb en 1895 est pratiquement contemporaine de la parution des articles d'Elizabeth L. Banks. Elle s'inscrit elle aussi dans une lutte – cette fois pour la promotion d'un « collectivisme » qui n'avait que des vertus aux yeux des fabiens. Mais pour obtenir les soutiens qu'il visait, nous explique Arnaud Page, Webb fait l'effort de la « présenter » comme une institution politiquement neutre – et l'on retrouve curieusement la notion « d'indépendance » déjà rencontrée dans l'article précédent : plus encore, là aussi d'indépendance financière. Il ressort clairement de l'étude des dix ou vingt premières années d'existence de la LSE – pour lui donner cette fois son appellation courante – que le chercheur aurait bien tort de se fier aux prospectus et autres documents officiels faits pour « présenter » (ne dirait-on d'ailleurs pas aujourd'hui pour « vendre » ? – la question se pose en lisant cette étude) la LSE. La volonté de présenter la LSE comme neutre apparaît donc purement à usage externe, et le civilisationniste – débutant ou chevronné – ne doit pas s'y tromper.

- 7 Gilbert Millat, quant à lui, propose une analyse de la représentation du passé dans les dessins de presse. Parlant « *d'une relecture permanente de l'histoire du Royaume-Uni* », l'auteur nous rappelle en filigrane que non seulement dans ces dessins théoriquement à vocation humoristique on peut tout percevoir sauf la neutralité qu'un public non averti pourrait en attendre, car ajoutant aux multiples acceptions de 'représentation' déjà relevées par Michael Parsons, l'article fait aussi allusion au théâtre – et de fait le *cartoonist* met l'histoire en scène. Là encore, cependant le dessinateur s'appuie sur les schémas mentaux pré-existants (ou du moins le suppose-t-il, en fonction du journal et du lectorat auquel il a affaire) qui lui permettront de présenter son dessin à la fois comme une représentation théâtrale (quelques accessoires conventionnels comme le « maroquin » des ministres – 'Red Boxes' dans le contexte britannique – font en général merveille) et souvent comme une re-présentation d'événements qu'on a déjà vus. On pense au « Hitler égyptien » de Cummings en 1956, qui renvoie à travers Anthony Eden indirectement à toutes les strates plus ou moins volontairement enfouies de la politique d'apaisement d'avant-guerre que de nombreux lecteurs de l'époque avaient connue. Mais Cummings va beaucoup plus loin dans sa démarche de re-présentation lorsqu'il remonte à Waterloo pour dénoncer la politique européenne (pourtant fort prudente) de Macmillan en 1963. Mise en abyme qui nous étourdit, car le lecteur moyen de 1963 n'a que des a priori « caricaturaux » sur les guerres napoléoniennes et leurs enjeux. Caricature fondée sur la caricature, donc – et pourtant, le dessin fonctionne magnifiquement, tant en 1963 qu'en 2010, même si ce n'est pas pour les mêmes raisons : la polysémie de cette forme particulière de « représentation » que constitue le dessin de presse est liée au plus haut point au contexte qui façonne le cadre mental du lecteur. Ici plus que jamais, peut-être, le « civilisationniste » doit oublier qu'il « connaît la suite de l'histoire ».
- 8 On retrouve non seulement cette notion de « caricature », mais le mot lui-même, au sens « d'exagération de tendances bel et bien présentes, voire problématiques » – alors qu'on ne s'y attendrait pas a priori – dans l'article « comparatiste » de Jean-Paul Révauger sur « les mots de la protection sociale en Grande-Bretagne et en France ». Dans ce domaine quasi-orwellien, signifiant et signifié sont parfois contradictoires. Ainsi, on « présente » le système britannique de protection sociale comme reposant sur le vocable 'choice' – même si « en matière de santé, les Britanniques ont un éventail assez limité en termes de choix, alors que l'inverse est vrai de la France ». Pour les « assujettis » à la Sécurité sociale française, c'est le contraire : la sujétion apparaît bien faible. Selon la belle formule de l'auteur, « *En termes de communication externe et de 'représentation', la Sécu a donc plusieurs décennies de retard sur la Grande-Bretagne, qui parvient à persuader ses patients que ce sont des clients, et que le menu unique est une carte* ». On est frappé à la lecture de l'article de voir le nombre de mots nouveaux – ou du moins employés dans une acception nouvelle – qui ont été introduits dans le vocabulaire de la protection sociale par les gouvernements britanniques qui se sont succédé depuis l'arrivée au pouvoir de Margaret Thatcher. « *Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement / Et les mots pour le dire arrivent aisément* », nous dit Boileau dans son *Art poétique* (1674) – et l'on pourrait ajouter « *se traduisent facilement* ». Or, il appert que ce jargon thatchéro-blairien pose les plus grandes difficultés : à propos de l'un de ces mots, 'stakeholder', Jean-Paul Révauger nous parle de « *mot fétiche intraduisible* ». Pourquoi intraduisible ?, peut-on se demander. C'est que nous sommes en pleine « représentation » – là encore on présuppose chez le récepteur britannique du message des schémas mentaux que son homologue français ne possède pas. « *Il est clair que les autorités impriment fortement leur*

marque idéologique sur les représentations », conclut notamment l'article : on en a là un bel exemple.

- 9 On retrouve l'idée d'un « *décalage important entre la réalité et la 'représentation'* » qui imprègne l'article de Jean-Paul Révauger dans celui de Timothy Whitton consacré à Ken Livingstone et à la « représentation » de son action à la tête de la capitale britannique. Tout le monde admet que le maire de Londres – et avant lui le premier magistrat du Greater London Council – était en permanence « en représentation », mais on peut se demander s'il s'agissait seulement d'un choix de vie destiné à masquer le creux de son action, ou bien d'une technique parfaitement rodée pour lui permettre de faire passer des décisions importantes, et donc nécessairement sujettes à controverse. Le surnom de 'Red Ken', nous rappelle Timothy Whitton, lui a initialement été attribué par la presse thatcherienne qui l'exécrait et qu'il exérait – mais l'habile homme qu'il était a vite perçu l'avantage qu'il pouvait tirer de cette étiquette de meilleur ennemi de Margaret Thatcher. Les deux acteurs de ce duo d'abord improvisé, puis poussé à la perfection, y étaient gagnants sur la scène politique britannique. On pourrait dire que le scénario s'est reproduit lors du conflit avec Tony Blair sur sa candidature à la mairie de Londres en 2000. La cause est donc entendue sur ce terrain : Livingstone maîtrisait parfaitement les techniques de la « présentation » (de ses dossiers) et de la « représentation » (de lui-même) sous un jour susceptible de lui attirer de nombreux soutiens. Mais cela allait au-delà de la « com » ou du « buzz », comme disent les magazines français à la mode : sur une mesure aussi difficile à faire passer que le péage urbain face à tous les groupes de pression, l'article montre bien que Livingstone a tenu bon alors qu'il semblait avoir tout à y perdre sur le plan de sa popularité auprès des électeurs londoniens. Il est piquant de voir qu'il a été éliminé par un personnage tout aussi haut en couleurs que lui, et également toujours « en représentation », Boris Johnson – à l'autre extrême de l'échiquier politique londonien.
- 10 On peut penser que Ken Livingstone ne se soucie guère de la distinction de De Quincey exposée plus haut entre '*the literature of knowledge*' et '*the literature of power*'. Pourtant cet autre militant de la réforme sociale qu'était Carlyle l'illustre, la brouillait et la dépassait sans le savoir – la chronologie le lui interdisait de toute évidence puisque *The French Revolution: A History* parut en 1837, soit onze ans avant le texte publié par De Quincey – comme le montre bien Catherine Heyrendt-Sherman, qui nous rappelle que Carlyle fut l'un des derniers perpétuateurs de la tradition de l'histoire écrite par des hommes de lettres et que John Stuart Mill alla jusqu'à qualifier l'ouvrage – pourtant « factuel » à nos yeux – de « poème épique », ce qui n'était pas fait pour déplaire à l'auteur. Bref, ce que nous rejetons de nos jours comme inacceptable « mélange des genres » était en fait perçu avec admiration par certains contemporains comme une excellente « stratégie auctoriale », ainsi que le diraient nos collègues littéraires. La stratégie est simple, bien que l'objectif apparaisse insurmontable : mettre fin à la représentation négative de la Révolution française véhiculée par les émules de Burke. On notera le passage obligé, dont nous avons déjà fait mention, devant les attentes du lecteur : il associe la Révolution à des massacres, et donc Carlyle lui en « présentera ». Mais c'est pour mieux ensuite les « déconstruire » comment diraient là encore nos collègues : si les massacres sont indéniables, ils sont aussi peut-être justifiables. Plus encore, nous rappelle l'article, lorsque Carlyle représente la France révolutionnaire, c'est à la Grande-Bretagne qu'il pense. En représentant la Révolution avec les outils du romancier et du poète, Carlyle veut faire évoluer les conceptions politiques dans son pays. Selon que l'on approuve Carlyle ou non, on pourra parler au choix de

manipulation du lecteur par un génial praticien de l'histoire orientée ou d'une vision presque désintéressée qui veut avertir les élites britanniques contemporaines avant qu'il ne soit trop tard du risque similaire que leur fait courir leur non-interventionnisme en matière sociale.

*

- 11 Qu'apprend donc le chercheur en civilisation britannique de cet éventail de « représentations » qui, bien qu'il couvre le champ allant du début du XVIII^e siècle à nos jours, est naturellement loin d'épuiser le sujet ? D'abord et avant tout la circonspection : si toutes les « représentations » ne vont pas jusqu'à donner aux mots la dimension orwellienne que l'on trouve parfois en matière de protection sociale, il ressort clairement de la lecture de ce numéro que tout est toujours tributaire du contexte. Hors contexte, une « présentation », une « représentation » sont exposées à être mal comprises (parfois d'ailleurs selon la volonté délibérée de l'auteur – on pense au premier chef à 'Red Ken'), tandis qu'une « re-présentation », comme dans certains dessins de presse d'inspiration historique, est inintelligible si l'on ne partage pas le bagage mental et culturel de l'auteur. Conclusion certes banale, qui n'étonnera personne parmi les « civilisationnistes » chevronnés, mais conclusion qui justifie quand même pleinement la publication de ce numéro de la *Revue française de civilisation britannique* ne serait-ce que pour les doctorants et futurs collègues qui rejoignent le CRECIB chaque année toujours plus nombreux. Si les mises en garde explicites ou implicites qu'ils pourront trouver ici permettent de développer leur recul critique et leur méfiance face aux sources, ou de les détourner de la tentation de les interpréter hâtivement, sans recours approfondi au contexte synchronique et diachronique, l'objectif initial sera parfaitement atteint.

AUTEUR

ANTOINE CAPET

Université de Rouen